

Extrait de la Lettre du Sous-lieutenant Edwin H. Woarms

Compagnie C, 9eme RI, 2eme division US

Envoyée à sa mère, depuis le front de Champagne, le 8 octobre 1918

« Très chère mère,

Je viens juste de dîner avec des haricots, des tomates en salade, du café froid et ma première cigarette « Camel » de la semaine. Ce dimanche a été seulement interrompu par deux alertes particulièrement chaudes – un obus est tombé à moins d'un mètre du lieutenant Somers et de moi, mais n'a pas explosé, un autre environ cinq mètres plus loin, tuant 2 hommes et en blessant 3(...) Depuis que je t'ai écrit le 28 septembre, il m'est arrivé des aventures dont je n'aurais jamais pensé que l'on puisse sortir vivant. (...) Jusqu'à cette nuit, je crois que j'ai dormi en tout et pour tout peut-être 7 heures depuis dimanche dernier.

(...) Le vendredi 4 octobre fut de loin la journée la plus épouvante de toutes. Nous avons gagné nos positions durant la nuit(...) Nous avons été pris dans un barrage d'obus explosif et à gaz et avons dû plonger à l'abri là où nous le pouvions. Avec l'un de mes sergents et cinq autres hommes nous sommes parvenus à trouver un abri à moitié creusé.

Un tir croisé de mitrailleuses a commencé immédiatement. (...) Pour rendre notre position encore plus inconfortable, un avion « Boche » nous a survolés à basse altitude en aspergeant de balles.

Pendant 2 heures, ce fut une pluie constante d'obus à gaz, sous le tac-tac menaçant des balles juste au-dessus de nos têtes. J'ai décidé finalement que nous pourrions faire une sortie jusqu'à une ligne de tranchées quelque 500 mètres plus loin, et en quelque sorte je ne comprends encore pas comment nous avons fait pour passer au travers !

Je partis pour réorganiser la compagnie, bravant pour cela toutes sortes de tirs.

Tout le jour notre vie ne tint qu'à un fil (...) Dans l'après-midi, nous avons fait une nouvelle avance en terrain découvert sous une pluie d'obus de toutes sortes.

(...) Il est à noter comme on devient rapidement insensible devant la mort ou la blessure grave. On a vu durant notre avance des Allemands dans toutes sortes de positions gisant sur le sol, certains avec des jambes coupés, d'autres avec de larges entailles laissant voir leurs entrailles.(...)!

En outre, le plongeon dans la mitraille, bien qu'inconfortable, ne fait pas particulièrement peur – on ressent trop la responsabilité de rester devant ses hommes...(...)

Hier, j'ai pu me nettoyer pour la première fois depuis dimanche dernier. Un détachement a marché pendant 5 kilomètres sous les obus pour faire remplir nos cantines et il fut pas facile d'obtenir une gourde pleine. Avec celle-ci, Somers et moi avons pu nous raser et nous laver la figure et les mains. Avec le reste nous avons fait du café.

Il est tout à fait incroyable comme on peut s'adapter sans même le plus strict nécessaire dans cette sorte d'existence. Quel goût délicieux peut prendre une croûte de pain sec ! Quel trésor peut être une tasse avec quelque chose de chaud ! Et quel désir peut-on avoir pour du chocolat ou des bonbons ! Mon imperméable et mes habits sont en lambeaux, mon corps est couvert de poux – mais « c'est la guerre ! »

(...) Mardi, à 2 heures du matin a commencé un terrible bombardement de shrapnels qui éclatent en l'air, et l'un, plus vif que les autres, a été suivi de gémissement et grognement. Je me précipitais dans une nuit d'encre pour constater que l'obus était tombé en plein sur notre PC, et que huit de nos hommes étaient blessés. Avec ma manière empruntée, je tentais de leur donner les premiers secours (tu aurais fais ça beaucoup mieux que moi !). Les obus volaient continuellement autour de nous et nous forçaient à plonger à terre (...). Quelques uns de nos copains ont été horriblement blessés par ce maudit shrapnel. (...) Au bout de 2 heures, les habits et les mains pleins de sang, j'étais complètement exténué et, je dois-je dire, passablement à bout de nerfs. Je sens encore l'odeur du sang, mais cela est indescriptible sur cette lettre. (...)

Je ne crois pas t'avoir accusé réception de ton télégramme des environs du 20 septembre, que j'ai reçu juste avant le départ pour les tranchées, et qui disait que vous alliez tous bien. Merci beaucoup. Je te retourne le conseil de ne pas t'inquiéter.

Mercredi, 9 heures du soir. C'est la relève, je suis en route pour le cantonnement.

(...) Je t'écris ceci d'une grange sur le chemin, à la lumière d'une bougie. Qu'est-ce qu'elle est chaude et hospitalière après ces 10 jours de saleté et de détonation assourdissantes ! Je suis plein de démangeaisons et fatigué, mais je vois la vie en rose. Bonne nuit, chère mère, et à tous, Je vais dormir comme je ne l'ai jamais fait avant.

Ton fils qui t'aime.

PS/ J'ai peur de ne pas pouvoir t'envoyer de télégramme ».

Le repos durera peu de temps puisque le sous-lieutenant Edwin Woarms sera blessé grièvement d'une rafale de mitrailleuse dans un réseau de barbelés allemand, le 4 novembre 1918.

Cette action lui vaudra la décoration américaine « DSC ». Distinguished Services Cross.

Edwin restera un an à l'hôpital ou en convalescence.

Cette lettre a été transmise par sa petite-nièce Edwina Cormier et traduite par Pierre Aymard.